

leurs; et le pou sauvage a des qualités que n'a pas le pou blanc. Quand le premier me pique, je vais le chercher de la main, et je le tue; quand le second me pique, je vais le chercher; et je ne le trouve pas : il a sauté ailleurs." *Si non e' vero, e bene trovato?*

* * *

Voyez-vous, dit le P. Guéguen, cette élévation à l'extrémité de la grande baie, c'est la montagne du Diable. Quand un canot s'aventure de ce côté, le vent tournoie, le lac s'agite; au pied du mont, les eaux, dans un vaste tourniquet, s'engouffrent au sein de la terre. Un jour, en passant ici, je dis à mes hommes :

— "C'est bien dommage, si j'en avais le temps, j'irais faire une visite au Manitou de la montagne.

— "Ce n'est pas toujours moi qui t'accompagnerais, dit l'un.

— "Ni moi, ajoute un autre.

— "Ni moi, reprit un troisième."

La superstition est de tous les pays et de toutes les nations. D'aucuns qui prendront en pitié ces pauvres sauvages, n'oseront pas se mettre en route le vendredi.

Ce portage s'appelle *Grand*, et il n'a pas volé son nom. Ayant mesuré au pas trois arpents, nous comptâmes, la montre à la main, combien nous prenions de minutes pour les parcourir; partant de cette donnée, nous calculâmes que le portage a au moins quatre longs milles. Le sentier n'en est pas trop mauvais; cependant il faut remarquer que, quand on dit qu'une route est belle dans ce pays-ci, cela équivaut à ce qu'il y a, chez nous, à peu près de plus mauvais en fait de chemin.

Portager est le travail le plus laborieux qu'on puisse imaginer. Le canot pèse au-delà de cinq cents livres; quatre sauvages, après avoir fait avec leurs capots une espèce de coussin qu'ils se placent sur le cou, renversent le bâtiment sur leurs épaules. Deux marchent en avant, deux en arrière. Ils s'avancent à travers les arbres, quelquefois dans un chemin étroit, rempli de cailloux et de précipices, montant, descendant, un vrai sentier de chèvre; nous avons peine, avec